

Sortie de voie

David Dupont

Éditions ThoT

CHAPITRE I

Il arrive un moment dans l'existence où certaines personnes se disent : « Voilà ! Ça y est ! J'ai enfin atteint mon Everest, la vie m'a donné ce que j'espérais, je suis comblé. Alors... que vouloir de plus ? »

C'est un peu comme si les formules toutes faites qu'on répète chaque année à la même période devenaient accessibles. Pourtant ces fameux voeux du 1^{er} janvier, tout le monde les connaît à force d'être rabâchés, et par pure formalité on remercie toujours les personnes qui nous les adressent en sachant pertinemment qu'elles n'auront aucun impact sur notre futur proche.

Au bout du compte, quelle que soit la vie que l'on souhaite mener, une question récurrente frappera inéluctablement à la porte de notre conscience : « Les pages du livre de notre destin sont-elles écrites à l'avance ? »

Il est 7 h 03 ce matin-là lorsque Luc Milovi prend le train. Il est radieux, la joie se lit sans conteste sur son visage ; il pense être arrivé à un moment de son existence où il peut se laisser enivrer par la volupté des mots idylliques consignés dans les cartes de vœux.

À 32 ans, Luc a une vie tout ce qu'il y a de plus banal : il travaille pour un grand groupe alimentaire qui vend du lait et tous les produits qui en dérivent. Sa spécialité ? Les yaourts. Son métier consiste à renouveler sans cesse l'image de ces petits pots en plastique.

Et s'il est plutôt satisfait de sa vie professionnelle, que dire de sa vie personnelle ! Depuis son mariage avec Anna, leur amour est bercé par des milliers d'éclats de tendresse, distillés par leurs trois adorables filles.

Issue d'une famille modeste, Anna dispose d'un talent indéniable pour la peinture. Après de longues études aux beaux-arts, elle a ouvert une galerie en centre-ville où elle expose ses œuvres, paysages citadins aux couleurs chatoyantes.

Anna se distingue aussi par son aisance à pouvoir s'intégrer socialement. Elle est capable de parler sans retenue avec une personne qu'elle n'a rencontrée que quelques minutes auparavant. Elle peut rire aux éclats, larmoyer, se mettre en colère pour des raisons qu'elle seule connaît. Elle possède tout un panel d'expressions dont elle joue indifféremment quelque soit l'interlocuteur.

Difficile de poursuivre maintenant sans faire un aparté sur la rencontre entre Luc et Anna, tant cette période a marqué un tournant dans la vie de Luc. Et si, dans ce fameux train de 7 h 03 du 11 octobre, sa vie va brusquement basculer dans la tragédie, le sentiment qui l'anime juste avant découle évidemment de la somme des événements qui ont marqué sa vie.

Ils s'étaient rencontrés voilà dix ans à la sortie d'une salle de cinéma. Il pleuvait des cordes ce soir-là. Anna avait oublié son parapluie et elle ne se sentait pas capable d'affronter les éléments pour rentrer. Luc sortait de la même séance, et, à la voir recroquevillée dans son manteau, appuyée contre le mur du cinéma, cherchant à se protéger vainement du vent, attendant

sans doute que le temps soit plus clément, il ne put s'empêcher de lui proposer de la raccompagner.

Anna aimait cette prévenance chez les hommes, et la délicatesse de Luc semblait cacher une âme sensible et sincère qui la mettait en confiance. Anna était très forte pour ça. Elle avait le don de savoir au premier regard, aux premières paroles, si elle pouvait se fier à quelqu'un.

Dans sa voiture, Luc n'eut pratiquement pas le temps d'ouvrir la bouche, Anna monopolisa la conversation. Un interminable monologue qui couvrait le bruit de la pluie sur le capot de son véhicule. À la longue, le timbre de sa voix résonnait telle une douce mélodie ; il se disait qu'il pourrait l'écouter parler sans jamais s'en lasser.

Par chance, il connaissait bien la ville ; il aimait flâner seul le soir dans les rues désertes, et l'adresse que lui avait donnée Anna résonnait dans sa tête comme un refrain que l'on n'oublie pas. Heureusement d'ailleurs ! Comment aurait-il pu lui demander dans quelle direction se rendre à chaque carrefour sans la couper toutes les deux minutes, et ne profiter de son récit que par bribes saccadées !

Arrivés au 1998 rue Bonaparte, il se décida tout de même à lui adresser un :

« Voilà ! Nous sommes arrivés.

— Je vous remercie de m'avoir raccompagnée et de m'avoir écoutée. Oh ! je sais ce que vous allez me dire, que je parle beaucoup, mais je vous rassure vous n'êtes pas le premier ! Je suis comme ça moi, et comme on dit, on ne se refait pas ! Bon, ben merci encore et peut-être à une prochaine fois ! »

Le sourire qu'elle lui proposa avant d'ouvrir la portière le troubla fortement, il en fut le premier surpris. Une fois sortie, il la regarda s'éloigner rapidement à la lueur d'un réverbère qui

s'élevait, majestueux sur le trottoir, illuminant fièrement cette sombre ruelle.

Luc habitait à cette époque dans un petit appartement assez coquet, dans une banlieue bourgeoise, mais bruyante, proche de Carssy, une métropole aux allures de cité américaine, avec des immeubles si hauts qu'on distinguait à peine les derniers étages qui semblaient se perdre dans les nuages.

Arrivé à hauteur de sa rue, la pluie avait enfin cessé. Le silence régnait, seules quelques gouttes arrachées aux feuilles d'un chêne qui se dressait tel un géant sur le trottoir, venaient mourir sur l'asphalte encore mouillé. La petite brise qui s'était levée ramassait les autres feuilles, celles éprises de liberté, les faisant tournoyer, danser, chanter, dans un ballet digne des plus grands opéras de Verdi.

Las, il se coucha, mais plus il essayait de dormir, plus ses pensées se fixaient sur un seul et même point : Anna.

Son sourire l'obsédait ; cela n'avait duré qu'une poignée de secondes, mais son sourire, ah son sourire ! Il s'en rappelait chaque mouvement, chaque trait ; il avait illuminé ses yeux et captivé son cœur. Anna, Anna, Anna... Son image revenait sans cesse dans sa tête.

Après maintes positions aux quatre coins du lit, il finit par s'endormir. Il rêvait, bercé par l'image d'Anna, son visage, sa silhouette ; désormais il ne luttait plus pour la sortir de sa tête et, parallèlement, il arrivait à entendre les bruits communs à une ville qui ne dort jamais. Certes les sons étaient étouffés, mais entre la sirène d'un camion de pompiers qui embrasait les ruelles de manière furtive, les conversations bruyantes de jeunes adolescents qui déambulaient sous les fenêtres, sans oublier le manège incessant des véhicules qui arpentaient les avenues, il sentait vivre la ville comme jamais auparavant.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, tôt le lendemain matin, rien n'avait changé ; son esprit était toujours tourné vers Anna et il avait cette sensation terrible de mal-être qui empêche toute concentration, même pour effectuer une simple action.

Une fois son café avalé – froid bien évidemment après tout ce temps passé à ne réfléchir à... rien – il lui vint une idée totalement saugrenue, le genre de pensée qui fait rire tellement elle est ridicule. Pourtant, égarée dans la complexité du cerveau, cette pensée libère une petite voix espiègle qui s'élève au-dessus des autres et chuchote : « Et si je le faisais quand même ? ». Il ne fallut pas plus d'une heure à Luc pour lutter contre l'envie de retourner à Carssy.

Arrivé rue Bonaparte, il décida de garer sa voiture à quelques pâtés de maisons plus au nord, histoire de marcher un peu pour réfléchir et se donner du courage ; mais une fois sorti de son véhicule, il se traînait à la manière d'un chien errant et bien sûr, aucune idée cohérente ne put jaillir de son esprit, aucune échappatoire, aucune diversion au cas où il faudrait qu'il justifie le fait de se trouver là. À hauteur du n° 1998, il se dissimula discrètement derrière le réverbère du trottoir d'en face – enfin quand je dis « dissimuler », je devrais plutôt dire qu'il se tenait maladroitement contre afin de ne pas être vu –, qui peut croire qu'on arrive à se cacher derrière un réverbère ?

La veille, il l'avait maudit, car il arrachait les dernières esquisses de la silhouette d'Anna à la vue de Luc, et aujourd'hui il était un rempart providentiel lui permettant de scruter la rue sans éveiller de soupçons.

Il resta là au moins une heure, peut-être deux. La porte de l'immeuble s'ouvrit pour la énième fois ; il reconnut la silhouette de celle qui le faisait tant souffrir. À sa vue, il s'émerveilla : « Elle est encore plus belle que dans mon souvenir ! »

Les yeux vitreux, Luc la fixait sans pouvoir détourner le regard ; il n'entendait qu'un seul bruit, de plus en plus fort, de plus en plus rapide, un bruit accompagné de douleurs dans le ventre. Il passa machinalement sa main sur le côté gauche de son torse et comprit que son cœur battait anormalement. Il voulut se déplacer pour aller à la rencontre d'Anna, mais ses jambes ne lui obéissaient plus ; il faillit même tomber, s'il ne tenait pas fermement de sa main droite le réverbère, devenu en quelques instants un véritable allié.

Lorsqu'il reprit ses esprits et put à nouveau se contrôler, Anna avait déjà tourné au coin d'une rue perpendiculaire à la sienne. Il la regarda une fois de plus disparaître.

Il décida d'attendre son retour en se disant que cette fois, il devrait se montrer un peu plus fort. Pour passer le temps, il inventa des jeux avec son nouveau complice. Il commença par tourner autour en comptant ses pas, au fil des passages, il écourta ses foulées pour en obtenir le moins possible, puis, lassé, il lui assena des coups de pieds, montrant ainsi l'impatience qui le rongeaient. Il se mit également à chercher dans la couleur vert écaillé une quelconque inscription marquant le passage d'une âme déchirée, peut-être à cause d'une situation analogue. Le réverbère, lui, restait là, impassible. Luc en était presque jaloux.

Finalement, elle revint. Toutes ces heures d'attente s'effacèrent à la simple vue de son visage. Cette fois, Luc prit son courage à deux mains et se dirigea vers elle. Évidemment son cœur se remit à battre très fort, il en arrivait même à croire qu'il allait déchirer son plexus, mais au moins le reste de son corps se montrait docile.

Dans sa tête, tout se mélangeait ; comment allait-il aborder la jeune femme ? Qu'allait-il pouvoir dire pour justifier sa présence ? Mais pourquoi n'y avait-il pas pensé pendant tout ce temps où il attendait sur le trottoir ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Toutes ces questions qui se bouscullaient ; il ne se rendit pas tout de suite compte qu'à force de réfléchir, il était arrivé à sa hauteur ; ce n'est qu'en levant les yeux qu'il se trouva pris au dépourvu.

Il tenta de dire quelque chose, mais n'en eut pas le temps, car Anna, fidèle à elle-même, prit la parole :

« Eh ! Mais je vous reconnais, vous êtes le jeune homme au parapluie, n'est-ce pas ? Merci encore de m'avoir ramenée chez moi hier soir, sans vous, je ne sais pas comment j'aurais fait !

Son sourire timide se fit un peu plus enjôleur, et lorsqu'il prit son inspiration pour répondre, elle enchaîna une fois de plus, lui coupant la parole :

— Vous habitez dans le quartier ? Parce qu'en fait, avant la soirée d'hier, je ne vous avais jamais vu par ici...

Luc sentit qu'il devait se dépêcher de répondre avant de passer pour un parfait idiot et dit d'une voix hésitante :

— Pour ne rien vous cacher, j'ai fait un détour dans votre rue dans l'espoir de vous revoir, et puisque c'est chose faite, je me demandais si vous accepteriez de venir boire un café avec moi...

Anna fut flattée, l'attention que lui portait ce jeune homme la ravit.

Luc était pendu à ses lèvres, attendant la réponse fatidique ; il espérait qu'elle accepte, mais elle ne le connaissait pas, et pour lui, cela ne faisait aucun doute, Anna n'était pas le genre de fille à prendre un verre avec un parfait inconnu.

À sa grande surprise, elle lui répondit :

— Pourquoi pas !

— Vraiment ? Vous acceptez ?

— Pourquoi prenez-vous cet air étonné, rétorqua-t-elle, je vous assure que ça me ferait plaisir de prendre un café avec vous !

Ils se rendirent donc au café le plus proche, il se trouvait juste en face de l'immeuble d'Anna ; l'entrée était dominée par un réverbère vert écaillé...

À les voir tous les deux, entre rires et étonnements, entre chuchotements et malice, il ne faisait aucun doute qu'ils étaient faits pour se rencontrer. Ils ne se décidèrent à partir que lorsque le patron leur expliqua que l'établissement fermait ses portes. Ils furent réellement surpris de se retrouver comme ça, dans la pénombre de la rue. Anna leva le bras gauche pour regarder sa montre. Elle n'en revenait pas :

« Déjà minuit ! Ce n'est pas possible, il faisait jour quand on est entrés dans le café, tu ne vas pas me dire qu'on a discuté près de six heures sans s'en rendre compte !

Et Luc de répondre :

— Je ne savais pas que tu avais le pouvoir de manipuler le temps. Bon, je te raccompagne chez toi, je vais chercher ma voiture et je te dépose... en face du café. »

Ces petites plaisanteries qu'ils se renvoyaient étaient des moments de pur bonheur, des instants très courts, sans prétention, mais qui marquent la mémoire. Ne dit-on pas d'ailleurs que l'humour est le plus puissant des philtres d'amour ?

Cette soirée avait transposé Luc dans ses rêves les plus merveilleux ; pendant quelques secondes, il se pinça les lèvres, se demandant s'il était vraiment dans le monde réel.

Il n'eut guère le temps de s'y attarder, car un coup de klaxon agressif le fit sursauter, le genre de bruit qu'il entendait pratiquement chaque nuit brutaliser sa fenêtre ; très vite il se rendit compte qu'il ne rêvait pas, car ce son strident, jaillissant d'un véhicule, se transforma rapidement en une suite de mots très cohérents :

« Eh mec ! reste pas au milieu de la rue, t'as envie de mourir ou quoi, allez casse-toi !

C'était le chauffeur de la voiture qui venait de se faufiler dans la ruelle. Luc tourna la tête de droite à gauche pour rejoindre la réalité ; quand son regard croisa celui du chauffeur, il stoppa net et dit :

— Excusez-moi, je ne vous avais pas vu.

— Ouais, ben évite de rêver quand tu traverses la route mec ! Le chauffeur avait à peine fini sa phrase, qu'il avait déjà redémarré, se contentant visiblement de la réponse que Luc lui avait fournie.

Anna, témoin de cette scène, s'étonna :

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu m'as fait peur, tu as failli te faire écraser !

— Je pensais à autre chose et je n'ai pas vu la voiture arriver, c'est tout...

Elle aussi se contenta de cette réponse, et pour ironiser la situation, elle ne put s'empêcher d'ajouter :

— Tu viens à peine de me rencontrer et tu veux déjà te suicider ? Je ne savais pas que j'étais ennuyeuse à mourir !

Luc explosa de rire :

Ils traversèrent finalement la route pour se retrouver devant l'immeuble d'Anna. Il y avait trois marches à gravir pour atteindre une grande porte en fer laissant apparaître deux petites fenêtres opaques.

— Luc, il faut que je rentre, demain je me lève tôt pour travailler, lui dit-elle en entrebâillant dans un léger grincement, la lourde porte métallique.

Anna s'engouffra dans l'entrée, Luc commença à descendre les marches de l'escalier avec un large sourire.

— Luc ! s'écria Anna qui venait de repasser la porte, j'ai passé une soirée formidable, sincèrement je me suis sentie... je ne trouve pas les mots pour décrire cette soirée... Disons

tout simplement que j'étais bien, vraiment bien, grâce à toi. À demain ? »

Que pouvait-il répondre à ça ?

Il resta là de longues minutes. Il pouvait entrevoir la lueur des néons de l'allée de l'immeuble, et ne se décida à rebrousser chemin que lorsque le noir absolu s'empara de cet antre protégé par son fidèle gardien en armure d'acier, interdisant l'accès à tous chevaliers ivres de bravoure n'aspirant qu'à délivrer chacune des princesses emprisonnées dans ses tours.

Luc se dirigea vers son véhicule. Il marchait tranquillement, les mains dans les poches. La rue était déserte, la nuit était belle. Il avait toujours le visage d'Anna dans la tête, mais cette fois, il n'en souffrait plus, à croire que son cœur s'était apaisé après avoir connu son heure de gloire.